

ESQUISSE SUR ANDRÉ GIDE

Je voudrais écrire ici, en épigraphe, cette phrase étrange, inséparable désormais de l'esprit qu'elle a mordu, cette phrase-type, — je dirais : cette phrase-Gide — qu'il nous offre comme prélude à ses Morceaux choisis : « Les extrêmes me touchent ». Si nous étions contraints à synthétiser dans la plus brève des phrases l'œuvre chatoyante, innombrable, multiforme, protéiforme, de Gide, nulle phrase ne serait meilleure que celle-là, de quatre mots. Tout Gide est là-dedans. Et encore deux de ces mots peuvent-ils s'éliminer. Il nous reste « extrêmes » et « touchent », et nous avons Gide.

Et pourtant !... On croit l'avoir saisi, enfermé, et cependant il est loin. Nul sortilège, du ciel où de l'enfer — même du ciel et de l'enfer mariés pour la circonstance — ne serait capable d'enclorre cet esprit dans un cercle magique. Il s'en évade, il déborde. Il est monstrueusement simple et démesuré, comme ce Sunday, paradoxal, de G.-K. Chesterton.

S'il me fallait définir André Gide — quelle tâche herculéenne ! et quel regret, car définir n'est-ce pas un peu « finir », « délimiter », autrement dit « limiter » — je dirais audacieusement que c'est l'homme de toutes les contradictions, l'être intellectuel le plus complexe que l'on puisse rêver, le champ de bataille de toutes les armées d'idées, mais un champ de bataille où les morts ressuscitent et où les blessés guérissent à l'instant. Je dirais — tout bas — que c'est le point de rencontre de toutes les parallèles. Et j'aurais encore honteusement conscience de n'avoir rien dit, n'osant voir dans mon portulan la carte immense de tout le monde connu.

Si je suis loin de lui, comme il me paraît docile, facile à apprivoiser, à caresser, à dissocier plume à plume. Si j'approche, il a bondi, et je ne sais où le saisir, et, le tenant, je n'ai qu'un fantôme.

Où est André Gide ? Partout. Pourquoi voulez-vous qu'il soit dans un endroit, dans un seul endroit ? Auriez-vous la prétention de limiter cet esprit qui n'a jamais pu se limiter lui-même, et qui a poussé, tronc solide, rameaux et

surgeons, dans tous les terrains, ne voulant renoncer aucune de ses racines, aucune de ses fleurs.

« Je n'ai jamais rien su renoncer : et protégeant en « moi à la fois le meilleur et le pire, c'est en écartelé que « j'ai vécu ».

en écartelé conscient, et avec quelles délices !, de son écartèlement. Un martyr charmé de la multiplicité et de la diversité des choses :

« Les tendances les plus opposées n'ont jamais réussi à « faire de moi un être tourmenté mais perplexe... »

hésitant entre ses personnalités, n'osant en élire définitivement aucune, sachant que la favorite exigerait, vrai tyran, l'exécution des autres. Tous ces André Gide ont fini d'ailleurs par faire assez bon ménage :

« cet état de dialogue qui pour tant d'autres est intolérable devenait pour moi nécessaire... ».

André Gide ne s'aime-t-il pas, au fond, plus qu'il ne se possède ?

« Et d'ailleurs, ce que nous souhaitons, Nathanael, ce « n'est point tant la possession que l'amour... »

Relisons maintenant le Traité du Narcisse. N'est-ce pas le Narcissisme en soi que cette exploration infatigable dans les chambres de la conscience, que ce désir perpétuel de vouloir en même temps l'endroit et l'envers de toutes les étoffes, la projection simultanée de pile et face, ne pouvant choisir... ?

« Et tu seras pareil à qui suivrait pour se guider une « lumière que lui-même tiendrait en sa main. »

Analyse incessante d'un moi qui est en même temps la lampe, la lumière et l'objet éclairé, mais d'un moi ouvert tout large sur le monde, ouvert à tous les soleils, à tous les vents. Maison sans porte, accessible à tous les voyageurs, même aux vagabonds de hasard — ces perversités inquiétantes de l'« Immoraliste ». Saül, négligent, accueillait trop volontiers les jolis démons du désert. Ces démons s'entendent bien avec les anges — les uns roussissant un peu les autres, — ils s'entendent pour tourmenter l'esprit dans lequel ils ont élu domicile et qu'ils n'arrivent jamais à se partager sans querelles.

« Notre aigle est notre raison d'être ». André Gide offre son cerveau à l'aigle Diversité. Il s'offre en victime — une victime qui, aurait quelque chose des bourreaux (« je n'aime pas l'homme, j'aime ce qui le dévore »), il s'offre pour qu'il croisse, et le voilà blessé, déchiré, exquisément déchiqueté. Le supplice de Ravailac n'était rien. André Gide est l'homme écartelé par les cent mille désirs, et ce lui est une jouissance, la jouissance suprême de l'esprit lucide, qui dans sa lucidité trouve la suprême ivresse.

« De l'amour et de la pensée, c'est ici le confluent subtil » l'amour et la pensée s'étreignant, se possédant, se fécondant, créant de nouveaux désirs.

« Car je te le dis en vérité, Nathanael, chaque désir « m'a plus enrichi que la possession toujours fausse de « l'objet même de mon désir ».

De là son impuissance à résoudre le terrible dilemme qu'il s'est toujours posé, et qu'il n'a jamais, semble-t-il, résolu : Réaliser par la possession, ou réaliser par le renoncement ? Et sera-t-il pour nous un mirage ou la Cité

sainte, l'Acte Gratuit ? Il ne nous laisse pas choisir, il ne choisit pas, redoutant de se fixer...

Impuissance toujours à choisir. Il aime les petits démons du désert, mais il voudrait aussi, comme le Mephistophélès Goethéen, que les jolis anges descendent un peu vers lui, et se laissent saisir et caresser. Il n'a pu opter encore entre le ciel et l'enfer — si tant est que l'enfer et le ciel soient deux choses distincts et non deux apparences de la même réalité diversifiées pour les nécessités du langage. Les fréquentes allusions que nous l'entendimes faire à l'œuvre de William Blake, au cours de ses récentes conférences sur Dostoïevski, l'attrait puissant de ces poèmes étranges illuminés comme des puits où se reflètent les étoiles, nous prouvent sa dilection particulière pour le mariage du ciel et de l'enfer. Cette union est évidemment le moyen le plus simple de concilier les désirs antagonistes, et je songe à ce paysage que Novalis dessinait :

« D'une hauteur, ils découvrirent le pays le plus romantique : buissons et cités, temples et sépultures y étaient disséminés, et il exerçait la séduction des plaines habitées aux sublimes horizons du désert et des rochers sauvages. Les tentes les plus belles s'y mariaient de la manière la plus heureuse. Tels des feux de joie, les sommets des montagnes étincelaient sous leurs couronnes de glace et de neige : la plaine souriait de sa plus fraîche verdure. Les lointains se paraient de toutes les variations du bleu... »

C'est ainsi que l'œuvre de Gide — et son œuvre est pour nous son esprit — est le paysage le plus varié, et par là le plus attachant, car il nous propose des promenades innombrables, des aperçus toujours nouveaux, et sans cesse des carrefours inattendus. « Ne demeure jamais », nous dit-il. Même pas auprès de lui : « Et quand tu m'auras lu, jette ce livre et sors » et encore : « Que mon livre t'enseigne à t'intéresser à toi plus qu'à lui-même, « puis à tout le reste plus qu'à toi ».

Ne demeurer jamais, ne s'attacher jamais, être toujours nouveau et « disponible » pour toutes les choses nouvelles, sortir « de n'importe où, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée... », se refaire un esprit vierge, et s'enrichir de ces « multiples virginités » il semble que ce fut là le but d'André Gide, car il sentait plus qu'un autre le danger de la stagnation dans les lieux, comme dans le temps, comme dans les idées. L'essentiel est le mouvement en surface et en profondeur. Creuser toutes les idées et en même temps les embrasser toutes. De là vient qu'il ne conclut jamais — car conclure c'est s'arrêter — et il faut suivre la danse de l'esprit, le jeu divin d'Ariel. De là vient qu'il paraît insaisissable parce qu'on ne peut le classer, le faire entrer, l'enfermer dans une catégorie.

André Gide reste pour nous le grand semeur de trouble, l'Enfant Prodigue qui rapporte les parfums du désert, et qui communique au frère privé cette soif qui fait errer, mais aussi explorer et découvrir.

« La paix intellectuelle n'est que mensonge et somnolence », écrivait Miguel de Unamuno. Et cette phrase s'appliquerait admirablement aussi à André Gide. Il n'a pas voulu de la paix qui est le déguisement de l'impuissance et de l'inertie. Non pas que cette multiplicité soit chaos. La complexité n'est point l'anarchie, et une suprême « ar-

chie » règne ici celle l'intelligence, qui ordonne le tumulte de cette sensibilité, qui dirige les tourbillons de cette pensée. André Gide reste le même esprit, se mouvant, évoluant, « il se succède à lui-même ». Il n'a pu trouver encore aucun repos dans un état satisfaisant. Le souhaiterait-il le repos ? Nous pouvons en douter quand nous le voyons citer avec complaisance Nietzsche dans cette phrase si profondément zarathustra : « On ne produit qu'à condition d'être riche en antagonismes ; on ne reste jeune qu'à condition que l'âme ne se détende pas, n'aspire pas au repos ».

C'est là le grand secret d'André Gide d'avoir su cul-

tiver cette richesse d'antagonismes et d'en avoir nourri son magnifique talent. La vie intellectuelle, de même que la vie physique est une lutte d'éléments. Il a, comme Prométhée, nourri de son cerveau, ces éléments opposés, ces aigles ; mais, eux croissant, il a cru avec eux.

Et puisqu'il me faut terminer ici cette esquisse, alors qu'il y aurait tant à écrire sur André Gide, je le louerai d'avoir enseigné à mépriser les buts faciles et la satiété que donnent les puits trop proches ; d'avoir été le grand maître d'inquiétude d'une génération qui trouva dans son œuvre inquiète, des énergies et des soifs nouvelles.

Marcel BRION.